

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 33 (1965)
Heft: 7

Artikel: La ferme dans les sapins
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La ferme dans les Sapins

Ainsi que je l'avais craint, la voiture me donna des inquiétudes au pire moment, c'est-à-dire à mi-montée vers le col, dans une contrée magnifique de sapins, de rochers et de torrents mais, si j'en croyais la carte, à vingt kilomètres du plus proche hameau et à cinquante au moins du but que je m'étais fixé pour la nuit. Or, le crépuscule arrivait déjà, avancé par une menace de pluie ou de tempête. Une révision hâtive de la voiture, le matin, dans un garage, m'avait mis en retard et ne me mettait pourtant pas à l'abri d'une panne stupide en pleine nature. J'avais espéré pouvoir aller jusqu'au plus proche village, c'est pourquoi je ne m'étais pas arrêté pour entreprendre une réparation que je pouvais assez facilement effectuer moi-même sur une route moins accidentée. Enfin, après quelques toussements, crachotements et sursauts d'agonie, la voiture s'arrêta et rien ne put la faire repartir. Je sortis sur la route et considérai désespérément le paysage : un ravin profond, des montagnes arides dont les sommets se perdaient dans les nuages, un ciel gris et bas, déjà presque nocturne, et des forêts de sapins menaçantes à perte de vue, m'en fermant, se lamentant sous le vent. C'était sinistre. Je me demandais si j'allais devoir passer la nuit dans la voiture, livré aux intempéries. quand, miracle ! au bout d'une prairie, en contrebas de la route, une lumière brilla. Je ne me trompais pas : le crépuscule m'avait empêché de discerner d'abord les murs d'un bâtiment confondu avec l'ombre des arbres. Un chemin carrossable, partant de la route, descendait le long de la prairie. Je poussai la voiture qui roula doucement jusque sous un hangar où elle trouva place naturellement entre une charrette à bras et une faucheuse. Il était temps ! Des rafales de pluie se mêlaient aux rafales du vent et je fus trempé le temps de traverser la cour jusqu'au bâtiment. La porte était ouverte et la silhouette d'une femme m'attendait sur le seuil.

«Madame... pardonnez-moi... ma voiture... Est-il possible?» Je fus saisi par un bras, tiré dans la pièce, la porte poussée derrière moi, installé sans savoir comment devant un grand feu brûlant dans la cheminée, tandis qu'une voix rude et amicale me disputait : «Oui, oui... vous vous expliquerez plus tard... Vous n'allez pas faire geler la maison! Chauffez-vous d'abord, retirez votre manteau. Votre voiture, elle est à l'abri, alors fichez-nous la paix avec votre voiture. Vous n'en auriez pas et vous seriez un vagabond, ça serait pareil !...»

Un rire moqueur résonna à l'autre bout de la pièce. Je me retournai et vis deux hommes assis sous une lampe devant la table servie. Ils s'amusaient de mon embarras et des paroles autoritaires de la femme. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, grande et forte, vêtue de noir avec un tablier bleu; elle avait un visage fortement charpenté, auquel la pâleur et de beaux yeux bruns donnaient de la distinction, des cheveux noirs striés de blanc soigneusement tirés, un lourd chignon sur la nuque et un sourire plein de bonté qui contrastait avec la dureté de sa voix.

«Vous êtes un peu séché ? Ça ne vous fera pas de mal, allez ! «Pluie de septembre assouplit les membres !». Jean, sert un grand verre de vin au monsieur. Eric, mets son couvert. Ce n'est pas un temps à laisser la soupe refroidir !».

Le délicieux souper ! Jamais des choux au lard et du fromage ne m'avaient paru aussi savoureux. J'oubliai vite ma gêne du premier moment, je contai ma panne, l'effroi qui m'avait saisi en me croyant abandonné dans la nature. Excité par quelques verres d'un vin du pays qui montait à la tête, je fus bientôt aussi gai que Jean au beau rire. C'était le fils de mon hôtesse. Elle me raconta leur histoire : le père était mort depuis longtemps, elle avait seule élevé son fils et fait marcher la ferme, loin des sottises humaines. Eric était leur valet, mais je remarquai que, comme Jean, il l'appelait maman. « Vous pensez ! me dit-elle, comme si elle avait deviné ma surprise, il avait treize ans quand je l'ai eu de l'Assistance, voici juste treize ans, il a un an de plus que Jean... C'est mon deuxième fils, je ne fais pas la différence... N'empêche qu'il va maintenant s'occuper des chevaux, ce n'est pas Noël, on ne va pas veiller jusqu'à minuit. Et toi, Jean, prépare la hache, tu iras au bois de Bellevue demain matin... »

« Pas question que vous repartiez cette nuit, ajouta-t-elle à mon intention. Ecoutez ce déluge ! Jean et Eric partagent la même chambre au-dessus de l'écurie mais il y a deux lits. Vous vous arrangerez bien avec eux. Entre hommes, c'est facile. Si vous voulez du café descendez avant six heures, après je n'ai plus le temps. »

Une demi-heure plus tard, je retrouvai Eric et Jean dans leur chambre. Jean était le plus jeune et, à ma première impression, le plus charmant. Il était brun et pâle comme sa mère, avec de beaux yeux noirs et une bouche riieuse. Grand, mince, mais musclé, avec une taille fine et des cuisses longues. Près de lui, Eric paraissait presque massif, d'un blond-roux, plus réservé mais avec beaucoup de douceur dans le regard. Je les observais à la dérobée pendant qu'ils se déshabillaient. Jean avait bien les muscles fins et élégants que je lui avais imaginés, sous une peau blanche, lisse et sans défaut ; mais je fus surpris en découvrant le corps d'Eric, il gagnait beaucoup à se montrer nu et avait une musculature d'athlète qui eût inspiré Michel-Ange. Je fis grande attention à ne pas montrer l'intérêt un peu trouble que mes regards auraient trahi. Ces garçons frustes et naturels ne devaient rien deviner de vices que je pensais réservés aux citadins décadents. Néanmoins, je fus un peu surpris quand Jean me déclara d'autorité : « Vous prendrez un des deux lits. Nous, cela ne nous dérange pas. Dès qu'il fait un peu froid, nous dormons toujours ensemble. »

Mon imagination, facilement alertée, se mit à faire les suppositions les plus excitantes. Et ces suppositions furent renforcées quand Eric me demanda d'un ton faussement innocent : « Vous vous endormez rapidement d'habitude ? »

« Oui, surtout ce soir, répondis-je. Je vais sûrement dormir à l'instant. » Mais j'avais bien l'intention de repousser le sommeil et de ne m'endormir que bien assuré que les deux garçons dormaient aussi.

Je m'obligeai donc à ne plus bouger, dès que la lumière fut éteinte, et à respirer régulièrement. Mais je gardais les yeux ouverts et l'attention à l'affût. Peu d'instant s'étaient écoulés quand j'entendis des chuchotements ; puis l'un des deux se leva et vint, à pas de loup, se pencher sur moi. Je reconnus Jean malgré l'obscurité, je l'observai entre mes paupières mi-closes. Il retourna sans bruit à son lit, je l'entendis murmu-

rer : « Il dort ! » et, avant de se recoucher, il fit passer sa chemise par dessus sa tête. A ce moment, par bonheur, la lune sortit des nuages, ses rayons éclairèrent la chambre et je pus voir pendant un bref instant ce beau corps entièrement nu qui se glissait entre les draps. Je m'obligeai à une complète immobilité. Les chuchotements avaient repris puis, au bout de quelques instants, une autre chemise vint rejoindre la première sur le sol et j'entendis un gémissement de plaisir étouffé . . .

*

Quand je m'éveillai, le soleil remplaçait le clair de lune derrière les vitres. Je consultai ma montre, il était presque six heures. Les deux garçons étaient sortis de la chambre sans que je les eusse entendus. Je m'habillai rapidement et descendis à la cuisine. La femme était devant la cheminée, un bonne odeur de café et de pain chaud emplissait la pièce. « Ah ! vous voilà, me dit-elle avec un bon sourire qui adoucissait la rudesse de sa voix. Vous avez bien dormi, au moins ? Je pense que les deux garçons vous ont laissé un lit pour vous seul . . . Je sais bien qu'ils couchent le plus souvent ensemble. J'espère que vous . . . Prenez du lait, il est dans le cruchon. J'espère que vous n'avez pas été choqué qu'ils dorment ensemble. Ils ne vous ont pas empêché de dormir, au moins ? »

Je rougis si fort à cette question directe que mon silence dut ressembler à un aveu. La femme, qui m'observait, ne s'y trompa pas. Elle retourna à sa cheminée : « Il n'y a pas de mal à ça, vous savez, continua-t-elle. Il faudrait être sot pour y voir du mal. Ce sont des hommes, après tout . . . Le hameau est loin et i's passent des mois sans voir une fille . . . D'ailleurs, une fille, je n'en voudrais pas ici. Je suis la maîtresse, vous comprenez ! Une bru ou une servante qui prendait des droits, qui m'appellerait la vieille, qui me mettrait une chaise au soleil devant la porte en été, devant la cheminée en hiver . . . Non, je n'en veux pas. C'est pour cela, quand j'ai été veuve, quand j'ai vu mon fils devenir un homme, que j'ai pris Eric . . . On s'entend tous les trois, c'est comme si j'avais deux fils . . . Ce qu'ils font la nuit, ça ne me regarde pas. Et quand je ne serai plus là, ils n'auront pas besoin de n'importe quelle femelle. Vous comprenez ? . . . »

Je ne répondis rien mais, avant de sortir, je posai affectueusement ma main sur le bras de cette femme. J'avais envie de lui dire . . . je ne sais quoi, que je l'aimais bien, que je la respectais . . . Je n'ai rien dit.

Tandis que je réparais ma voiture sous le hangar, je vis Jean partir, une hache sur l'épaule, vers la profondeur des bois, tandis qu'Eric, tirant l'attelage des chevaux, remontait vers la route. Avant de disparaître l'un et l'autre, ils se retournèrent et, par dessus moi qu'ils ne pouvaient voir, ils s'adressèrent un grand geste du bras, qui signifiait, sans doute : « A ce soir, à cette nuit. Tu restes avec moi ; nous allons travailler pareillement, comme des frères. Et le retour sera heureux puisque nous nous retrouverons . . . »

Et je vis ce que la distance les empêchait de voir l'un de l'autre : un éclat de soleil semblable dans leur regard et sur leur sourire . . .

R. Gérard